

Je pose mes sacs sur le pas de la porte et je frappe trois coups. Je ne tambourine pas comme un flic, mais ce n'est pas non plus comme si j'avais honte de frapper. La lumière du porche s'allume et la propriétaire ouvre. Elle est plus jeune et plus

M. J. HYLAND

# C'EST AINSI

roman traduit de l'anglais par Emily Borgeaud

jolie que je ne m'y attendais.

— Bonsoir, dis-je. Je suis Patrick.

— Je n'y croyais plus.

Il est dix heures passées et j'avais dit que je serais là à six heures.

**ACTES SUD**

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pour oublier un chagrin d'amour en même temps que pour échapper à un climat familial destructeur, Patrick Oxtoby, jeune mécanicien, s'exile dans la solitude d'une petite ville côtière d'Irlande. Il prend pension chez Bridget, veuve quadragénaire qui entretient avec ses deux autres locataires du moment un inoffensif marivaudage auquel le taciturne jeune homme n'est, pour sa part, guère rompu.

Conscient qu'il joue sa deuxième chance, Patrick tente de se faire accepter : de Bridget, qui souffle le chaud et le froid ; de son nouveau patron, méfiant, qui le met à l'écart ; de Georgia, la serveuse, qui rejette ses avances. Autant d'échecs minuscules qui ont bientôt raison de sa bonne volonté.

Une petite soirée festive organisée par Bridget déclenche la catastrophe : heurté dans les sentiments inconscients qu'il éprouve pour cette femme, écoeuré par la vulgarité masculine et l'accablante veulerie féminine dont il est témoin ce soir-là, Oxtoby opère un tragique passage à l'acte. En prison l'attend à présent une nouvelle descente aux enfers.

Récit de l'échec infligé à un individu dans sa tentative désespérée pour changer de vie, *C'est ainsi* brosse le portrait d'une société sans pitié à l'égard d'individus que leurs affects meurtris privent de langage et, dès lors, de toute possibilité de rencontrer enfin l'Autre, faute de savoir créer un lien avec leurs semblables.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

M. J. HYLAND

*Née en 1968 à Londres, de parents irlandais, M. J. Hyland a longtemps vécu en Australie et a exercé la profession d'avocate. Elle vit aujourd'hui à Manchester. Son ouvrage Dans tes yeux (2006) est chaleureusement salué par J. M. Coetzee et finaliste du prestigieux Man Booker Prize 2006.*

DU MÊME AUTEUR

*LE VOYAGE DE LOU*, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 1092.  
*DANS TES YEUX*, Actes Sud, 2006.

Titre original :

*This is How*

Editeur original :

Canongate Books Ltd, Edimbourg

© M. J. Hyland, 2009

Publié avec l'accord de

Canongate Books Ltd, Edimbourg

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00768-3



M. J. HYLAND

# C'est ainsi

roman traduit de l'anglais  
par Emily Borgeaud

*ACTES SUD*



*Pour Julian Owen.*

*Toute espèce d'absolu relève de la  
pathologie.*

FRIEDRICH NIETZSCHE





## PREMIÈRE PARTIE



Je pose mes sacs sur le pas de la porte et je frappe trois coups. Je ne tambourine pas comme un flic, mais ce n'est pas non plus comme si j'avais honte de frapper.

La lumière du porche s'allume et la propriétaire ouvre. Elle est plus jeune et plus jolie que je ne m'y attendais.

— Bonsoir, dis-je. Je suis Patrick.

— Je n'y croyais plus.

Il est dix heures passées et j'avais dit que je serais là à six heures. La bouche sèche, j'essaie de sourire, aussi aimablement que possible.

— J'ai raté la correspondance.

Je ne voulais pas mentir, c'est elle qui m'y a obligé.

— Entrez donc.

Nous nous faisons face dans l'entrée. Moi, dos à la porte, elle, dos à l'escalier. Il faudrait que je dise quelque chose mais rien ne vient. Je repose mes sacs et mes mains pèsent des tonnes au bout de mes bras.

— Il va falloir attendre demain pour rencontrer les autres pensionnaires, dit-elle. Ils sont sortis.

Elle attrape ses longs cheveux bruns et les ramène par-dessus son sein gauche à la manière d'une écharpe.

— Je vais vous débarrasser de votre manteau, dit-elle.

— C'est bon, dis-je. Je vais le garder.  
J'ai besoin des poches pour mes mains.

— Il y a une patère juste derrière vous.

— J'ai dit que je le gardais.

— Vous seriez peut-être plus à l'aise sans. Il fait doux ce soir.

Elle me regarde, je la regarde et elle fait un pas en arrière comme si elle tenait l'endroit où elle se trouve pour responsable du silence.

Je veux qu'elle me montre ma chambre et qu'on en finisse. J'enlève mon manteau et je l'accroche à la patère.

— Voilà, dis-je.

Elle tousse, et du coup je me dis qu'elle est peut-être nerveuse. Comme moi. Peut-être qu'elle me trouve pas si mal.

— C'est tout ce que vous avez, comme bagages ?

J'ai mes habits dans un sac marin et ma caisse à outils dans l'autre.

— Ouais.

Mon manteau se décroche et, parce que aucun de nous ne le ramasse, c'est comme si quelque chose nous observait.

Un stylo pend au bout d'une ficelle à côté du téléphone de l'entrée. Je donne une chiquenaude à la ficelle et le stylo se balance.

Elle rit, ce n'est pas un rire méchant.

— Qu'est-ce que vous avez fait en attendant votre train ? demande-t-elle.

— J'ai lu un livre.

Je porte ma main à ma gorge. Je n'ai rien lu du tout. Je suis allé dans un magasin qui vend de l'alcool : ils faisaient une promo, quatre bouteilles de bière pour le prix de deux. J'en ai bu trois à la gare pour me mettre de meilleure humeur et il m'en reste une dans mon sac.

— Il est bien, ce livre ?

— Pour l'instant.

Il y a des images de bateaux au mur.

— Je construis un bateau, dit-elle. Bridget Bowman construit un bateau.

Je souris et elle aussi. Il y a des taches entre ses dents, comme du ciment entre des tuiles.

— C'est bien, dis-je.

Elle tend le bras vers le mur de l'entrée, vers la photo d'un bateau en construction dans un hangar sombre. Je devrais lui demander ce que c'est comme bateau mais je n'y connais rien et elle risque de me prendre pour un idiot.

Je ramasse le manteau.

— Allons-y, dit-elle. Vous êtes au premier.

Ma chambre est petite mais elle se trouve sur le devant de la maison et je suis sûr qu'elle a une belle vue dégagée sur la mer.

Il y a un lit à une place, un lavabo, un égouttoir et une étagère pour les tasses et les assiettes. Sous la fenêtre, une chaise en bois et une table.

Je mets mes bagages sous le lavabo puis je vais m'asseoir sur le lit. Je prendrais bien un sandwich au jambon et une tasse de café. Après, on s'allongerait tous les deux et je poserais ma tête sur ses genoux, ou l'inverse. Comme elle voudrait.

Elle vient vers moi, s'arrête tout près.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le grand sac ? demande-t-elle.

— Ma caisse à outils.

Elle le regarde.

— Vous voulez que je l'ouvre ?

— Ne prenez pas cette peine, dit-elle. Simple curiosité.

Je me lève.

— La chambre vous plaît ?

— Mieux que ça.

Elle sourit.

— Vous comptez rester combien de temps ?

— Indéfiniment.

— Alors, vous vous installez ici pour de bon ?

— Ou pour de mauvais.

Elle rit, fait un pas en arrière.

— Venez, on va descendre dans le bureau.

Je la suis dans l'escalier et elle prend son temps, va trop lentement, n'arrête pas de se retourner pour me regarder, m'explique en long et en large le fonctionnement de la pension.

Il y a trois semaines, ma fiancée Sarah était en haut de l'escalier quand elle a dit : "Je ne peux pas t'épouser, c'est fini" et, quand elle est arrivée au milieu de l'escalier, j'ai crié son nom mais elle ne s'est pas arrêtée, elle ne m'a même pas regardé, elle a juste dit : "N'essaie pas de me suivre."

J'ai eu envie de la pousser dans l'escalier, de produire le genre d'impression que je ne savais pas produire avec les mots. Mais je ne l'ai pas fait, et une fois qu'elle a eu refermé la porte d'entrée, j'ai dit : "D'accord" et puis "Salut".

Après, j'ai rejoué la scène, sans arrêt, j'ai imaginé comment je lui aurais planté les mains au milieu du dos et poussé suffisamment fort pour l'envoyer valdinguer.

Et j'avais cette phrase dans la tête, qui tournait comme un disque rayé, "Tu m'as brisé le cœur et moi je t'ai brisé la colonne vertébrale". Quelque chose que je n'aurais jamais dit, jamais une chose pareille ne m'est sortie de la bouche. Je n'ai jamais commis d'agression sur personne, à peine si l'idée m'en a jamais effleuré.

Le lendemain, j'ai commencé à chercher du travail et une chambre dans le Sud, près de la mer.

Trois semaines plus tard, mes sacs étaient bouclés et j'étais dans le train.

Je suis ici, maintenant, à cent cinquante kilomètres de là-bas, et tout ça, c'est du passé. Sarah, c'est le passé. Affaire classée. Rien ne m'oblige à y repenser si je n'en ai pas envie.

Au pied de l'escalier, Bridget prend à gauche vers le bureau. Sur le verre dépoli de la porte, il y a écrit : *Ne pas entrer*. Elle tourne la clé dans la serrure, entre et s'assied à sa table. Ici aussi, il y a des images de bateaux aux murs, et ses photos de mariage en noir et blanc. Sur la table, une pile de livres consacrés aux bateaux et, sur le dessus d'un meuble à tiroirs, un vase qui déborde de fleurs blanches. Je me demande où est son mari.

— Vous devez payer les deux premiers mois d'avance et un dépôt de garantie de six semaines pour couvrir la casse et les dégradations volontaires.

La seule personne que j'aie jamais entendue prononcer l'expression "dégradations volontaires", c'est mon père et, de sa part, ça ne m'étonne pas parce que c'est qu'un pauvre chef d'équipe d'usine, toujours à l'affût de vols et de méfaits. Elle est trop jolie pour parler comme ça.

— D'accord.

J'ouvre mon portefeuille, j'en sors une liasse de billets et je lui tends l'argent sans sourciller. Je parie qu'elle se dit qu'il y en a encore beaucoup comme ça.

Elle regarde les billets et fronce les sourcils.

— Attendez, dis-je. Je vérifie qu'il y a le compte. Je lui ai donné tout ce qu'elle a demandé et il ne me reste plus que cent cinquante livres.

— Tout va bien ? demande-t-elle.

J'acquiesce.

— Vous êtes fatigué, c'est ça.

— Ouais, la journée a été longue.

— C'est sûr.

Elle en veut davantage.

— Excusez-moi de n'avoir pas été plus aimable, dis-je. Une bonne nuit de sommeil et je serai un autre homme.

— Très bien, on s'occupera des papiers et des clés demain.

— Ça me va.

Elle fait le tour de la table.

— Bon, eh bien, bonne nuit, Patrick.

Elle est adorable.

— Bonne nuit.

Quand j'arrive sur le palier du premier, je l'entends qui crie :

— Petit-déjeuner à sept heures et demie en semaine et huit heures et demie le week-end.

Je crie :

— D'accord, merci. A demain.

— Dormez bien.

— Vous aussi.

Ça fait du bien, nos deux voix qui s'interpellent de haut en bas de l'escalier, comme si c'étaient les vacances, juste moi et Bridget, seuls.



Je suis en train de dormir quand la porte d'entrée claque.

Il est minuit et demi et les autres pensionnaires sont de retour. Quelqu'un est tombé contre le mur, dehors ; il y a des rires.

Je sors du lit et j'ouvre la fenêtre, pour essayer de saisir ce qu'ils disent, mais je n'entends rien à part un matou en rut.

— Casse-toi, dis-je.

Je m'habille et je mets mes chaussures, j'essaie de me convaincre de descendre, mais je change d'avis et enlève mes chaussures.

Les autres pensionnaires, deux hommes, continuent à rire et à parler.

Je remets mes chaussures.

— Laisse tomber, dis-je. Tu les verras demain.

Je n'avais pas l'intention de parler tout seul et si je viens de le faire, peut-être que ça m'est déjà arrivé sans que je m'en rende compte.

J'enlève mes chaussures, mes vêtements, et je me recouche.

Sauf que je ne dors pas, je ne ferme même pas les yeux.

Quand les hommes montent, l'un dit en riant :

— Le nouveau.

Je me réveille à quatre heures du matin. L'homme dans la chambre à côté vient de péter, un bruit de saucisses qui éclatent dans une poêle. Je suis complètement réveillé, maintenant, et ça ne sert à rien de rester au lit. Je ne dormirai pas.

Je me lève et je m'habille.

Je vais sortir marcher au bord de la mer, regarder le soleil se lever et rentrer à temps pour le petit-déjeuner.

Je descends en essayant de faire le moins de bruit possible, et je prends une des clés pendues aux crochets à côté des patères.

Je traverse la route déserte qui mène à la promenade et je marche jusqu'à la limite de l'eau. Il n'y a d'autre lumière que la lueur pâle de la lune et celle des quelques ampoules orange qui fonctionnent encore, plus bas sur l'esplanade. Les vagues viennent rouler contre le sable, le tétant goulûment, et la mer fait un bruit d'applaudissements.

Je me dirige vers la ville. Quand j'arrive dans la rue principale, ma langue est collante tellement j'ai soif.

Tous les magasins sont fermés. Je continue jusqu'à la gare, au croisement. C'est à environ vingt minutes de la pension.

Il n'y a personne, pas de préposé, pas de femme de ménage et le buffet est fermé. Je saute par-dessus un portillon et je vais sur le quai n° 2. L'air est glacé ici. Ça sent la cendre froide et l'huile de moteur.

Je fais demi-tour.

Quand j'arrive à la pension, le soleil est levé et il y a une lumière brumeuse et bleue.

Je monte directement dans ma chambre, j'ouvre mon gros sac, j'en sors la caisse à outils, la mets en sécurité sous mon lit, j'attrape une serviette de toilette et je vais à la salle de bains au bout du couloir. Je ferme la porte à clé et je me déshabille pour prendre un bain, mais l'eau est froide. J'essaie les deux robinets, j'ajuste la pression, toujours pas d'eau chaude. J'enlève la bonde, me drapè la serviette autour de la taille et sors dans le couloir en quête d'un compteur ou d'une chaudière dans le placard. Ni l'un ni l'autre.

Je ramasse mes vêtements, retourne dans ma chambre et me recouche.

Quand je me réveille, il est huit heures et quart. J'ai failli rater le petit-déjeuner.

Je me lave le visage à l'eau froide, fourre ma chemise dans mon pantalon, enlève la boue de mes chaussures et descends.

Quand ils vont m'entendre dévaler l'escalier à toute vitesse, ils vont comprendre que j'ai la pêche et vraiment envie de faire leur connaissance. Aller vite, c'est un truc que je me suis trouvé contre le trac.

Il y a deux hommes dans la salle à manger. Assis à la même table, sous le bow-window. Au milieu de la pièce, une table est dressée pour un seul couvert.

J'entre, et mets les mains dans mes poches.

— Bonjour, dis-je.

Un des hommes se lève. Ses cheveux sont d'un noir de jais.

— Salut, dit-il. Shaun Flindall.

Flindall parle avec l'accent snob de Londres et, sans ses grandes oreilles, il ressemblerait à une star de cinéma.

— Salut, dis-je.

Le deuxième homme n'a pas bougé de son siège et s'est contenté de faire un signe de tête dans ma direction. Il a le bras passé autour du dossier de la chaise ; ses longues jambes sortent de sous la table, chevilles croisées.

Il n'est pas aussi beau que Flindall mais il est grand, avec une grosse masse de cheveux blonds et le genre de grands yeux bleus dont les filles raffolent. Et il est bronzé, en plus.

— Ian Welkin, dit-il, d'une voix encore plus snob que celle de Flindall. Viens donc t'asseoir ici.

Sans protester, Flindall prend son assiette et s'installe à la table au milieu de la pièce en me regardant, avant d'attraper la cigarette qu'il a sur l'oreille. Je me dis qu'il va l'allumer mais il se contente de la transférer sur son autre oreille.

Je m'assieds en face de Welkin.

— Bienvenue au club, dit-il.

— Merci, dis-je.

Tous deux ont déjà pris leur petit-déjeuner.

— On espérait te voir hier soir, dit Welkin. On t'aurait fait visiter la ville.

— J'ai raté mon train, dis-je.

— Et tu viens aussi de rater le petit-déjeuner, dit Flindall.

— Bridget est en ville, ajoute Welkin. Mais elle ne va pas tarder.

— Elle te fera peut-être un sandwich au bacon, dit Flindall. Si tu le lui demandes gentiment.

— Super, dis-je. Je meurs de faim.

Ni l'un ni l'autre ne me propose quoi que ce soit. Un toast ferait l'affaire.

— Tu sais qu'elle est veuve ? demande Welkin. Son mari est mort écrasé par un train.

— Comment ça ?

Welkin émet un rire sans ouvrir la bouche.

Guy Gozem (CR), Tim Storrie, Michael Hayton et Andrew Nuttall. Parce que je n'ai pas toujours tenu compte de ce qu'ils m'ont dit (pour des raisons de tension dramatique, d'économie narrative et d'atmosphère), la procédure et le droit pénal tels qu'ils sont décrits dans ces pages ne reflètent pas toujours la réalité.

Merci, enfin, au regretté Tony Parker pour son formidable livre, *Life After Life : Interviews with Twelve Murderers* (Secker & Warburg, 1990), qui m'a donné l'idée de ce roman.

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud